LES SAINTS DU MARIAGE

PAR

P. MARTIAL LEKEUX

ÉDITIONS
ALBIN MICHEL
22, RUE HUYGHENS
PARIS

Nil obstat :
Woluwae Sancti Petri, die 29 Augusti 1946
F. Beda Rigaux, min. prov.

Imprimatur :
Mechliniae, die 25 Octobris 1946
L. Suenens, vic. gen.

Droits de traduction et reproduction réservés
pour tous pays.
Copyright 1947 by Albin Michel

LES SAINTS DU MARIAGE

Nous avons trop éloigné les saints de nous. Pour beaucoup, ce sont des êtres d'un autre monde, sereinement étrangers à nos modestes soucis. Ils ne les conçoivent qu'en froc, et dans une imperturbable extase. L'idée d'un saint marié leur paraîtrait presque absurde, sinon inconvenante.

C'est leur façon de penser qui l'est. Puisque Dieu veut que la majorité des hommes se marient, et, d'autre part, que tous les hommes se sanctifient, il doit être possible d'être saint dans le mariage.

Au surplus, le meilleur argument reste celui des faits. Le calendrier nous montre, au long des siècles, une suite ininterrompue de saints époux. En voici quelques-uns, pour l'encouragement des bons chrétiens qui, engagés dans le « saint état du mariage », voudraient prendre à leur compte l'invitation du Maître : « Soyez parfaits. »

Et d'abord, au berceau même du christianisme, quels charmants tableaux on pourrait esquisser d'après ces saints ménages, auxiliaires de l'Incarnation : Joachim et Anne, Zacharie et Elisabeth, Marie et Joseph ! Mais la discrétion des évangiles nous refuse tout détail à leur sujet. C'est plus tard, dans les communautés chrétiennes de l'empire, qu'il nous faudra chercher des modèles mieux dessinés.

SAINTE MONIQUE (332-387)

Or, en pleine corruption romaine les confessions d'un fils de génie nous dévoilent une émouvante figure de mère chrétienne.

Monique fut d'abord une sage épouse. Son mari Patrice, petit magistrat à Tagaste en Afrique du Nord, était un païen bon et droit, mais sensuel, orgueilleux et emporté. Monique se donna pour tâche de le convertir.

Avec un tel tempérament l'entreprise s'annonçait malaisée et risquait plutôt d'aboutir à des conflits. Mais Monique prenait au sérieux l'Évangile : « Ne résistez pas au méchant », et aussi le précepte de l'Apôtre : « Que l'épouse révère son mari et lui soit soumise en tout comme au Seigneur. » Ce fut sa règle de conduite. Voyait-elle Patrice déchaîné, elle s'appliquait à ne le contredire en rien. L'orage passé, elle lui faisait entendre raison. Et comme pour disputer il faut être deux, il n'y eut jamais de querelle au logis.

Des amies venaient parfois lui confier qu'elles avaient été battues par leur mari. « Prenez-vous-en à votre langue », répondait Monique.

Cette façon de faire témoigne de beaucoup de bon sens, mais plus encore du grand esprit de foi qui soutenait Monique dans ces quotidiennes épreuves, les lui faisant voir comme autant d'occasions de plaire à Dieu en pratiquant l'abnégation, la patience et la charité. Le mariage lui fut de la sorte une école de perfection à l'égal d'un monastère, et son mari, par ses défauts mêmes, remplaça auprès d'elle une maîtresse de novices.

Sans doute, il lui fallut beaucoup de courage pour demeurer fidèle à cet ascétique programme de douceur. Patrice lui fut infidèle. Elle ne le lui reprocha jamais. Tant de bonté unie à une telle force de caractère eurent enfin raison de l'irascible Romain. Il conçut pour sa femme un grand respect et une profonde affection. Il finit par recevoir le baptême et partagea ses prières et ses œuvres de charité.

Monique fit une conquête qui paraîtra plus étonnante : celle de sa belle-mère. Celle-ci, avait commencé par ne la pouvoir souffrir, accueillant sur son compte ragots et calomnies. Mais que peut-on contre une bru qui est une sainte ? Monique se montra envers elle si gracieuse et si accommodante qu'elle en fit sa meilleure amie.

Cependant la plus belle et la plus dure de ses victoires, fut de donner à Dieu son fils — et qu

fils ! Augustin était l'aîné de trois enfants, et le plus aimé semble-t-il. Hélas ! dans ce fils au grand cœur le sang africain brûlait d'un feu terrible. Malgré les exhortations, les soins et les prières de sa mère, il sombra dans la débauche. Ses études terminées, elle le vit revenir de Carthage accompagné d'une femme et d'un « fils du péché », et au surplus manichéen !

Elle fut épouvantée de cette déchéance. Elle accueillit néanmoins le dévoyé — elle était veuve depuis trois ans. Mais quand, installé chez elle avec sa maîtresse, il osa y faire du prosélytisme pour l'hérésie et tenter d'y convertir sa mère elle-même, c'en fut trop : le cœur navré, elle eut le courage de chasser de chez elle cet enfant si cher.

Elle le fit sans passion, continua à le voir et à l'appeler « son bon fils » : elle savait que seul l'amour pourrait le sauver. Surtout elle redoubla d'instances et de larmes auprès de Dieu.

Mais chez elle l'action, toujours, seconda la prière, et son amour ne fut jamais oisif. Ne pouvant contester elle-même avec Augustin, elle essaya de le faire entreprendre par un évêque des environs. Celui-ci se déroba, ne se sentant pas le courage de se mesurer avec un tel rhéteur. Nous lui pardonnons à cause de la belle parole par laquelle il l'éconduisit : « Allez, allez, il est impossible que le fils de tant de larmes périsse. »

Elle n'avait pas fini de pleurer. Elle apprit un jour qu'Augustin voulait partir pour Rome. Rome, c'était la perdition! Elle courut à Carthage, le supplia de rester. Augustin aimait profondément sa mère. Il fut ému de ses larmes. Mais l'ambition fut plus forte que l'amour : il lui mentit pour s'en débarrasser. Le soir du départ il la persuada d'aller prendre quelque repos. Elle veilla dans une chapelle proche du port et y passa la nuit. Le matin le vaisseau avait disparu.

Ce fut un ouragan de douleur. Il l'avait trompée pour aller se perdre ! Seule sur ce promontoire, elle éclata en sanglots et versa là sans doute les larmes les plus amères de sa vie.

Mais aussitôt sa décision fut prise. Elle retourna en hâte mettre ordre à ses affaires en cette terre d'Afrique qui ne l'intéressait plus, et s'embarqua à la suite du fugitif.

C'est à Milan qu'elle le retrouva. Une première

consolation l'y attendait : Augustin avait renoncé au manichéisme et s'instruisait de la doctrine chrétienne. Mais la tyrannie de la chair le retenait avec une force qui paraissait insurmontable. Monique songea à le marier, lui trouva un parti et réussit à le séparer de sa compagne. Ce fut pour le voir tomber dans des liaisons plus honteuses. Elle persista à faire violence au ciel, ne vivant plus que pour le salut de cette âme si chère.

Enfin le miracle se produisit : et ce fut la fameuse scène où Augustin, soudain bouleversé, vaincu par la grâce et victorieux de lui-même, rompit ses chaînes et prit la voie de Dieu où il devait se montrer si grand. Cette fois ce furent des pleurs de joie et de triomphe que versa l'héroïque mère : ce « fils de tant de larmes » non seulement converti, mais conquis à l'amour divin ! C'en était trop pour son cœur : l'excès du bonheur le brisa.

Peu après nous retrouvons Monique et Augustin à Ostie où ils se préparent à retourner en Afrique. Mais elle, déjà, n'est plus de ce monde : sa tâche est accomplie. Accoudés ensemble à une fenêtre, les regards plongés dans le grand azur méditerranéen, ils parlent de cette béatitude céleste, la seule à laquelle elle aspire encore, et, s'élevant sur les ailes de l'esprit, dans cette foi et cet amour qui désormais leur sont communs, ils montent ensemble jusqu'à une merveilleuse extase. « Mon fils, soupire alors Monique, que fais-je encore ici ? Plus rien ne me retient, puisque je te vois chrétien. »

Quelques jours plus tard la fièvre la saisit. « Vous ensevelirez ici votre mère », dit-elle à ses fils. Et comme ils se récriaient : « Oh, mère, si loin de chez vous ! », « On n'est jamais loin de Dieu, répondit-elle. Enterrez mon corps où vous voudrez. Je ne vous demande que de vous souvenir de moi à l'autel du Seigneur. »

SAINTE MÉLANIE (383-444).

L'année même où Augustin arrivait à Rome, une enfant y naissait : Mélanie, de la famille des Valerii el

Maximi. Cette *gens* était peut-être la plus riche de l'empire. On reste rêveur devant ce que l'histoire nous rapporte de ses fantastiques revenus, de ses milliers d'esclaves, de ses immenses possessions dans toutes les parties du monde connu, et de ce palais du Coelius à Rome, d'une telle magnificence que lors de la liquidation il découragea tous les acheteurs, jusqu'aux membres de la famille impériale.

Mélanie était enfant unique et héritière de cette fortune. Elle fut « soignée comme une rose, comme un lys, comme la pupille de l'œil », instruite de toutes les choses des arts et des lettres — et aussi des choses de la religion : car ses parents étaient chrétiens.

Son père Valerius était un dévot, voire un scrupuleux : il consultait saint Augustin pour savoir si l'on pouvait manger de la viande dont un morceau risquait d'avoir été consacré aux idoles. Mais il ne semble pas, non plus que son élégante épouse, s'être jamais fait scrupule du luxe dans lequel ils vivaient. C'étaient de ces chrétiens fastueux et mondains comme il s'en rencontrait à cette époque.

Le temps des catacombes était passé. La profession de foi n'était plus une candidature au martyre ; elle était même, temporellement, avantageuse. Et beaucoup s'étaient installés dans un christianisme confortable. Ils faisaient le bien, certes, et la grâce du Christ n'était point vaine en eux, mais leur train de vie ne tranchait plus sur celui des païens, ils ne partageaient plus en frères, ils avaient établi un compromis entre la charité et les « obligations de leur rang ». Un homme comme Valerius pouvait même arguer, s'appuyant sur les lois, que c'était un devoir civique que de ne pas entamer le patrimoine de ses ancêtres.

D'autres pourtant en jugeaient différemment. Coup sur coup, et jusque dans les rangs du plus haut patriciat, on assistait à l'exode de chrétiens intransigeants qui, rompant avec une religion trop facile, donnaient leurs biens aux pauvres et s'en allaient restaurer pour leur compte le pur idéal évangélique. La propre grand-mère de Mélanie, l'imposante matrone Antonia Melania, avait un jour quitté les portiques du Coelius pour aller vivre dans la pauvreté près du tombeau du Christ. Une originale, disait-on.

Une sainte, prétendaient d'autres. Ces éclats étaient commentés avec passion dans les salons romains.

Mélanie entendait ces discussions, y prenant sans doute plus d'intérêt que n'eussent souhaité ses parents. Car, au dire de son biographe, « l'amour divin l'avait blessée, elle était éprise du Christ et jalouse de chasteté ». Et tandis qu'on ne cultivait en elle que l'héritière des Valerii, elle rêvait pauvreté, prière et renoncement.

Mais on veillait sur le glorieux patrimoine. Quand Mélanie eut quatorze ans son père lui signifia qu'il la donnait en mariage à son cousin Pinien Valerius Severus. Il ne venait guère à l'esprit d'une jeune Romaine de résister à un ordre paternel. Mélanie se soumit. Elle songeait à sainte Cécile déclarant à son jeune époux : « Ne touche pas à moi, car j'ai pour ami un ange de Dieu. » Sitôt mariée elle dit à son cousin : « Prends tous mes biens, mais laisse-moi vivre chastement, car mon désir est selon Dieu. »

Malheureusement Pinien ne l'entendit point de la sorte. « Plus tard, dit-il, si tu le veux, nous pourrons renoncer au monde. Mais d'abord je veux avoir deux fils pour leur transmettre nos domaines. »

Mélanie maudit ce jour-là tous les biens des Valerii Maximi et des Valerii Severi qui l'empêchaient d'être elle-même. C'étaient ses propriétés qui la possédaient, et ses richesses étaient ses chaînes. Mais le devoir était là. Elle se soumit à son mari comme elle avait fait à son père. Les parents se félicitèrent de voir leur noble fille convertie à ses devoirs de patricienne.

Quelle chaîne peut arrêter l'amour ? Tout devient amour dès que l'on aime. Mélanie fit de son assujettissement un sacrifice qu'elle offrit au Seigneur et se sanctifia par là. Elle y ajoutait des pénitences secrètes et payait les servantes pour n'être pas trahie. Et la constante prière de son cœur suppléait à tout le reste qui lui était refusé.

Dieu donna aux époux une fille qui leur fut bientôt ravie, puis un fils. Le lendemain de sa naissance ce second enfant expirait à son tour, et Mélanie était mourante. Pinien, affolé, promit d'accéder à son vœu et d'embrasser la vie parfaite.

Mélanie guérit. Ensemble ils entamèrent la conquête de la pauvreté. Ils constatèrent bientôt qu'il

était malaisé de devenir indigent quand on portait le nom des Valerii. Ce fut d'abord le vieux père qui s'opposa farouchement à tout projet de l'espèce. Au lit de mort ses yeux s'ouvrirent et il leur demanda pardon « d'avoir commis un grand péché ».

Ils se retirèrent dans une de leurs terres de la Campagne romaine. Mélanie déposa avec allégresse les toilettes qu'elle avait portées comme une odieuse livrée et se vêtit enfin comme une pauvre du Bon Dieu. Pinien était moins empressé. « Un jour, raconte son biographe, le prenant à part, elle lui demanda d'une façon caressante s'il avait encore parfois l'idée de la désirer comme épouse. Et Pinien, souriant, répondit : « Heureuse es-tu d'aimer de la sorte ton mari. Pour moi sois certaine que depuis notre promesse j'ai pour toi les mêmes regards que pour ta sainte mère. » Mélanie l'embrassa sur le cœur et sur les mains en louant Dieu. Peu de jours après elle lui dit : « Pinien, mon maître, écoute-moi comme une mère : habille-toi d'une façon plus humble. » Pinien fut un peu contristé, mais de crainte de la peiner, il se mit, de bon cœur, à revêtir des vêtements pauvres que Mélanie elle-même lui confectionnait.

Quand ils voulurent procéder à la vente de leurs biens, ce fut un tolle dans Rome. Tout ce que les Valerii comptaient de parents ou d'alliés au sénat s'acharna à dresser contre leur projet les cent obstacles légaux qui dans le code de l'époque s'opposaient à l'aliénation des fortunes des *gentes* sénatoriales. Mélanie, finalement, alla trouver son amie la reine Serena, belle-mère d'Honorius, et l'empereur lui-même enjoignit à tous les gouverneurs de province de vendre les biens des époux.

La liquidation fut longue : il leur fallut treize ans d'efforts avant de connaître enfin la pauvreté. A mesure que l'or affluait il était distribué aux indigents, aux monastères et aux bonnes œuvres. Et comme pour donner raison à ces pauvres volontaires, Dieu permit qu'Alaric, en ce temps, s'emparât de Rome et réduisît en cendres les biens de ceux-là qui s'étaient montrés moins généreux (410).

Pinien et Mélanie se retirèrent en Afrique, où la sainte, partageant fraternellement la vie de ses anciennes esclaves, se consacra à la charité, à la péni-

tence et à l'apostolat, puis en Palestine, où elle finit sa vie dans un couvent de moniales.

SUR LE TRÔNE

Un tel dépouillement n'est certes pas requis. C'est le dépouillement du cœur qui importe : et d'autres saints ont préféré garder leur avoir, non point par égoïsme, mais en vue de faire le bien. Pour certains, ç'a été un devoir d'état : c'est le cas des têtes couronnées.

Une des plus belles de ces figures est celle de sainte Clotilde († 545), qui sut non seulement se faire aimer du rude Clovis, mais lui faire aimer le christianisme par la façon dont elle le pratiquait, et mérita de tenir la France sur les fonts baptismaux. Veuve à quarante ans, elle connut les pires amertumes : les violences, les guerres fratricides, les drames de palais qui ensanglantèrent sa famille, les deuils répétés qui en furent la suite, firent du reste de sa vie une longue agonie. Ces épreuves achevèrent de décanter son âme : parmi tant d'horreurs elle ne songea qu'à pacifier, à pardonner, à semer les bienfaits. Dans cette sombre et barbare époque, l'amie de sainte Geneviève est une rose parmi les épines.

D'autres saintes lui font cortège, nourries peut-être de son exemple : telle cette Radegonde († 587), femme de Clotaire, le plus sanguinaire de ses fils. Celle-ci fut, humainement parlant, moins heureuse dans son mariage. « Ce n'est pas une reine, c'est une nonne ! » disait son brutal époux dégoûté par sa piété. Elle ne sut pas, elle, se faire aimer. Peut-être n'eut-elle pas la manière, mais il est plus vraisemblable que les torts étaient du côté de Lothaire. Quand il eut fait assassiner le frère de Radegonde pour mettre la main sur ses États, celle-ci comprit que sa place n'était plus à ses côtés. Elle se retira dans un monastère et pria pour lui : si bien qu'un jour le roi, plein de contrition, vint implorer son intercession pour la rémission de ses péchés.

En Angleterre c'est le règne d'Edouard le Confes-

seur († 1066) qui apparaît comme une oasis de paix dans un siècle troublé. Ce sage fut le législateur de son pays. Ce saint eut la force, d'accord avec la reine Edith, de rester vierge dans le mariage. Sa noble passion fut l'amour de son peuple qu'avec elle il voulut et sut rendre heureux. Il ne prit les armes que pour la justice. C'est lui qui replaça Malcolm sur le trône d'Ecosse et l'aida à vaincre Macbeth, meurtrier de Duncan.

Le roi Malcolm méritait l'amitié du roi saint Edouard. Sous l'influence de sa femme sainte Marguerite, il fut lui-même un modèle de souverain et de chrétien. Marguerite semblait être une créature céleste. Dormant peu, mangeant moins, elle passait son temps à prier et à faire le bien. Dès qu'elle sortait elle était entourée de malheureux qui l'abordaient comme une mère. Rentrée au palais, elle le trouvait plein de pauvres, car les portes étaient toujours ouvertes. Et elle ne se mettait à table qu'après les avoir servis et secourus.

Elle fut une admirable éducatrice. Après avoir dégrossi et formé son époux, elle éleva huit enfants dans les voies de la sainteté. Trois de ses fils devinrent successivement rois d'Ecosse et furent une bénédiction pour le pays.

Sur tous les trônes d'Europe nous trouvons des saints. En Allemagne, c'est saint Henri (973-1024), le plus humble des empereurs et le plus vaillant des guerriers, dont le mariage avec sainte Cunégonde ne fut qu'une généreuse association en vue de l'amour de Dieu et des hommes. En Hongrie, c'est saint Etienne († 1038), beau-frère d'Henri, fondateur de la royauté magyare, qui se déguisait en mendiant pour découvrir les misères de ses sujets — ce qui lui valut d'être un jour détroussé incognito. En Espagne, c'est saint Ferdinand de Castille (1199-1252), le vainqueur des Maures, âme de chevalier et d'apôtre. Et en France, le plus beau de tous peut-être, saint Louis.

Mais avec ces derniers nous entrons dans une phase nouvelle de la sainteté laïque. Un événement considérable venait de se produire qui allait lui imprimer un élan inconnu depuis les temps héroïques des catacombes : l'établissement du tiers ordre.

LE TIERS ORDRE

C'est le séraphique François d'Assise, l'âme la plus éloignée qui fût de l'esprit bourgeois, qui inventa cette formule de sanctification à l'usage des bourgeois. Se voyant assailli par une foule de gens qui voulaient partager son idéal, il conçut cette idée, simple comme les idées de génie, que la perfection chrétienne n'était pas une spécialité de moines, que l'Évangile avait été prêché pour tous, et que l'amour de Dieu ne pouvait être tributaire des circonstances. Il leur dit donc : « Demeurez dans le monde et remplissez-y les devoirs de votre état, mais vivez-y selon l'Évangile, dans le même esprit que les frères du premier ordre : soyez des religieux dans le monde. » Et il leur prescrivit une règle qui s'inspirait de cette pensée.

Ce fut une révolution dans la chrétienté, un nouveau printemps y fleurit : de toutes parts, dans toutes les classes sociales, on vit éclore les saints au clair soleil de saint François.

LE BIENHEUREUX LUCHESIO (+ 1260)

La première conquête de ce mystique fut un accapareur. Luchesio n'avait connu qu'un idéal : s'enrichir. Il y était parvenu, en employant tous les procédés que permet la « morale » commerciale. Profitant d'une disette de blé, il avait spéculé sur le pain, trompant ses propres clients, plongeant des familles dans la misère et provoquant une famine dans la région. Il était riche, honoré, heureux, fier comme un parvenu.

Mais un jour un de ceux qu'il avait ruinés lui avait jeté à la face, dans son somptueux magasin : « Sois maudit, assassin ! » Cela lui avait donné un choc. Le remords commença à le ronger.

C'est alors qu'il entendit parler de ce François Bernardone d'Assise qui parcourait l'Italie en prê-

chant la pénitence et le Royaume de Dieu. La pauvreté volontaire ! Quel exemple, quel reproche à sa cupidité ! Cela acheva de le convertir.

Il se mit à vendre ses biens mal acquis et à dédommager ses victimes. Puis ce fut le tour des pauvres. Bientôt sa maison fut assiégée de solliciteurs.

Luchesio, semble-t-il, n'oubliait qu'une chose : il était marié, et père de famille. Sa femme Bona, qui n'avait point reçu les mêmes lumières, s'inquiétait pour l'avenir de ses enfants. Elle le suppliait de s'arrêter. Rien n'y fit.

— Homme sans cœur ! lui dit-elle, n'as-tu pas honte ? Tu vas nous mettre dans la misère !

Notre sagesse humaine ne peut s'empêcher de trouver que Luchesio manquait de discrétion. Mais la sagesse surnaturelle le guidait. Il répondait à Bona :

— Notre-Seigneur a dit : « Malheur aux riches ! » Je ne ferai pas de mes enfants des riches, des maudits comme je l'ai été... Ne sois pas inquiète : Lui qui a fait un précepte de l'aumône ne permettra point que nous manquions de pain.

Luchesio aimait désormais sa femme d'un autre amour. Il aurait voulu partager avec elle le trésor qu'il avait trouvé, la séraphique allégresse qui dépassait tous les plaisirs que lui avait donnés la richesse. Il la catéchisait doucement, tâchant de lui faire comprendre... Mais elle ne pouvait pas comprendre.

Dieu se chargea de trancher le malentendu : et ce fut en donnant raison au mari prodigue.

Un jour qu'il était assailli de mendiants, il demanda à Bona d'apporter quelques pains. Or elle venait de constater avec dépit qu'il n'y avait plus une miche dans la maison. Elle éclata en reproches. Sur l'insistance du Luchesio elle retourna néanmoins à l'office. Miracle ! la huche était pleine !

Alors ses yeux s'ouvrirent. Et tombant dans les bras de son époux, elle lui promit de le seconder.

Ils poursuivirent ensemble l'œuvre de désappropriation. Dieu les y aida en leur enlevant leurs deux enfants. Et saint François y mit le sceau en leur donnant la règle de son tiers ordre dont ils devinrent les premiers adhérents.

Ce code de perfection répondait excellemment au

but que s'était proposé le poverello. Vêtements pauvres, distribution des biens superflus, abstention des mondanités, jeûnes, récitation de l'office liturgique, communion fréquente, contacts avec les franciscains du premier ordre qui donnaient l'exemple de la ferveur et du renoncement, tout cela entretenait chez les tertiaires le souci de cette vie sainte que François résumait dans la formule même qui avait été celle des communautés primitives : Vivre l'Évangile.

Luchesio et Bona reçurent cette règle austère comme une bénédiction. L'esprit même du « petit pauvre » les avait pénétrés, et ils dépassèrent la lettre des statuts : comme lui ils voulurent être, en perfection, des pauvres volontaires.

Leur maison devint un établissement de bienfaisance. Quand ils n'eurent plus rien à donner ils se firent infirmiers : le reste de leur vie se passa au chevet des malades.

Ils s'entretenaient mutuellement dans l'amour du Christ, la prière, la vie mortifiée et la sainte charité. Ils goûtaient combien le Seigneur est doux, et combien leur mystique amour les unissait mieux entre eux que le premier.

La mort même ne les sépara point : ils expirèrent côte à côte à la même heure. Après qu'ils eurent reçu le viatique, Luchesio mit sa main dans celle de Bona, et ils s'en allèrent ensemble au ciel.

Le tiers ordre franciscain fit traînée de poudre. C'est du vivant de saint François qu'il conquit les deux nobles adeptes qui en sont devenus les patrons officiels : saint Louis de France et sainte Elisabeth de Hongrie. Tous deux sont des saints souriants, humains, d'une dévotion tout aimable. Ils ont su allier harmonieusement un amour humain très vif et un amour non moins fervent pour Dieu.

SAINTE ELISABETH DE HONGRIE (1207-1231)

La « chère sainte Elisabeth », fille du roi André de Hongrie, fut fiancée à l'âge de quatre ans au duc Louis de Thuringe qui en avait onze.

Elle fut portée dans un berceau d'argent au château de la Wartbourg à Eisenach, et là les deux enfants furent élevés ensemble et prirent l'habitude de s'appeler frère et sœur.

Dès l'enfance on vit apparaître chez la petite Elisabeth les deux traits qui marqueraient sa vie : une ferveur d'âme qui la faisait pleurer sur les souffrances du Christ, et une compassion si inquiète des besoins des autres, qu'elle ne pouvait s'empêcher de donner aux pauvres tout ce qu'elle recevait.

A la cour de Thuringe on prit en aversion cette fille trop dévote. Ce furent les femmes, bien entendu, la duchesse Sophie, mère de Louis, et ses deux filles, qui le lui firent le mieux sentir. « Que faites-vous là ? grondait la vieille duchesse en voyant Elisabeth déposer sa couronne et se prosterner devant un crucifix à l'église. Faites donc comme les autres et tenez-vous droite comme une demoiselle au lieu de faire la folle ! — Oh ! chère dame, répondait doucement la petite sainte, ne m'en voulez pas. Voici mon doux Jésus couronné d'épines aiguës, et moi je resterais devant lui couronnée d'or et de pierreries !... » Et elle éclatait en sanglots.

C'était là plus de piété que n'en pouvaient tolérer des gens de cour et de château. Presque tous prirent parti contre elle. « Nous n'avons pas besoin d'une telle béguine pour notre prince », murmurait-on. « Mademoiselle, lui disait acrimonieusement une de ses futures belles-sœurs, si vous vous figurez que mon frère vous épousera, vous vous trompez fort ; ou bien vous devrez changer d'allures. » Sophie voulut l'obliger à entrer au couvent.

Mais Elisabeth avait confiance dans son « frère » Louis. Les deux enfants s'étaient épris l'un pour l'autre d'une tendre affection, et le jeune duc, qui avait une âme de saint et de preux, était ravi des vertus de sa « sœur ». Un jour pourtant, au retour d'un voyage, il omit de lui faire un cadeau selon son habitude. La pauvre enfant se crut délaissée. Voyant son chagrin, le bon sire Gauthier de Varila, qui avait fait serment à son père d'être son protecteur, demanda à Louis : « Que pensez-vous, monseigneur, de mademoiselle Elisabeth ? La prendrez-vous pour épouse, ou la renverrez-vous à son père ? — Vois-tu cette montagne ? répondit Louis. Eh bien,

si elle était d'or et qu'on me l'offrît, je la refuserais plutôt que de renvoyer mon Elisabeth. Je l'aime, elle m'est plus chère par sa vertu que tout au monde. » Et il remit pour elle à Varila un miroir où était imprimée une image du Seigneur crucifié. Elisabeth pressa sur son cœur le cher présent et fut ce jour-là la plus heureuse des fiancées.

Les malcontents durent se taire. Et quand Louis eut vingt ans, le mariage fut célébré.

Ce que fut cette union, une phrase du chroniqueur nous le fait entrevoir : « Un saint avec une sainte, un pur avec une vierge : unis par l'esprit plus que par la chair, ils s'aimèrent en Dieu d'un incroyable amour ; et c'est pourquoi les saints anges demeuraient autour d'eux. » Leur affection avait gardé une vivacité et une fraîcheur presque enfantines. Ils continuaient à s'appeler frère et sœur. Mais comme l'avait dit Louis, c'était surtout la beauté de leurs âmes qui les attirait l'un vers l'autre. Leur grand souci fut de s'entr'aider à devenir plus beaux.

Louis encourageait Elisabeth dans sa piété, se contentant de freiner ce qui lui paraissait excessif. La nuit, quand elle le voyait endormi, elle se relevait pour prier. Parfois il s'en apercevait : « Chère sœur, lui disait-il, ménage-toi et repose-toi un peu. » Et lui prenant la main, il la tenait ainsi jusqu'à ce qu'elle se fût recouchée. Elle avait chargé une de ses filles d'honneur, la fidèle Ysentrude, de l'éveiller à une certaine heure pour la prière en la tirant par le pied. Or une nuit Ysentrude se trompa et tira le pied du duc. Celui-ci devina et se contenta de sourire.

Ils ne supportaient pas d'être séparés. Quand Louis devait voyager il emmenait Elisabeth avec lui. Quand ce n'était pas possible, elle revêtait le costume des veuves, et ce n'est qu'à l'annonce de son retour qu'elle remettait ses beaux vêtements pour courir à sa rencontre et tomber dans ses bras.

Une si vive tendresse dans l'amour humain ne nuisit pas chez elle à la ferveur de l'amour divin ! Il semblait qu'elle vît en son cher Louis une vivante image de ce Dieu en qui elle aimait tout et qu'elle aimait en tout, si bien que ce qui était donné à l'un était profit pour l'autre. Et c'est bien là la perfection de l'amour, puisque Celui qui l'a créé dans le cœur de

l'homme ne l'a pu faire que pour aider l'homme à L'aimer, Lui. On l'oublie trop : cet « état de mariage » que l'Église proclame saint, est en vérité un moyen de sanctification : les époux doivent trouver Dieu dans leur amour comme les religieux dans le renoncement.

Avec une confiance enfantine dans la sagesse de son grand frère, la petite épouse lui confiait ses pensées, ses desseins, les élans de son cœur. Elle ne lui cachait rien des pénitences qu'elle s'infligeait par amour pour « son Seigneur Jésus crucifié ». Et Louis ne trouvait rien à redire à ce qu'elle jeûnât sévèrement, portât le cilice et se fît donner la discipline par ses suivantes. Cela fait, elle revenait à lui avec plus de gentillesse. Elle fut au château de la Wartbourg une charmante maîtresse de maison.

Louis était heureux de la voir si merveilleusement bonne et compatissante. Il semble pourtant qu'elle lui cacha parfois ses largesses. On connaît le gracieux miracle que tant d'artistes ont illustré : la sainte descendant du château, les pans de son manteau bourrés de provisions, et se trouvant tout à coup devant son époux ; celui-ci, taquin, entr'ouvrant le manteau : « Eh ! voyons un peu ce que vous portez là ! »... et n'y trouvant que des roses. Et comme, devant son trouble, il veut la rassurer d'une caresse, il s'arrête en voyant sur sa tête une croix lumineuse. Alors, plein de respect, il la laisse, silencieux, poursuivre son chemin.

Il accorda désormais à celle qui devait mériter le titre de « patronne des pauvres », pleine licence de satisfaire son noble goût de la bienfaisance. Elle en abusa avec allégresse. La petite duchesse fut la providence du pays. Elle ne supportait pas de savoir qu'il y eût des malheureux : elle les recherchait, les secourait, soignait les malades, soutenait les affligés, n'avait de cesse qu'elle n'eût tout soulagé et tout consolé. Le même mouvement qui la faisait fondre en larmes à la pensée du Crucifié la poussait au secours de ses frères souffrants.

Le malheur des lépreux l'émouvait singulièrement. Sans crainte de la contagion, elle les visitait ou les rassemblait au château et les soignait de ses mains. Ce fut une indignation à la Wartbourg. Sans doute elle passait les bornes de la prudence. Mais Dieu, voyant son grand amour et sa simplicité, ne voulut

point la désavouer. Elle rencontra un jour un de ces ladres dans un état si effrayant que personne ne voulait plus en prendre soin. Le cœur bouleversé, elle lava le misérable, l'oignit, puis le coucha dans le lit qu'elle partageait avec son mari. Celui-ci rentra : « Mon fils, lui dit la duchesse mère, viens voir une belle merveille de ton Elisabeth : elle met des ladres dans ton lit ; elle veut te donner la lèpre ! » Louis souleva la couverture. Ce qu'il vit, ce fut la figure de Jésus crucifié étendue dans son lit. « Bonne chère sœur, dit-il à Elisabeth, je te prie de donner souvent mon lit à de pareils hôtes. » Et tombant à genoux, « Seigneur, s'écria-t-il, ayez pitié de moi, je ne suis pas digne de voir toutes ces merveilles ! »

Elisabeth obtint de construire à mi-côte du château un hospice dont elle fut l'infirmière.

Durant l'hiver de 1225, alors que le duc Louis était en Italie avec l'empereur Frédéric II, une grande disette ravagea l'Allemagne et surtout la Thuringe. Elisabeth fit vendre ses bijoux, puis décréta que tous les revenus du duché seraient consacrés à aider les habitants éprouvés. Elle veilla à l'exécution de cette ordonnance malgré l'opposition violente des officiers. Enfin, elle fit stocker les approvisionnements et n'en permit la distribution qu'à mesure des besoins. Ces sages dispositions permirent d'atteindre sans trop de dommage à la récolte : elle donna alors des instruments et des chaussures aux pauvres valides et les mit au travail. Ayant ainsi, d'une petite main ferme, sauvé le duché d'un grand malheur, elle attendit le duc avec confiance.

Il revint à la fin de l'été. Les officiers, craignant sa colère à la vue de ses trésors vides, allèrent lui dénoncer les prodigalités de la duchesse. Il coupa court à leurs plaintes : « Ma chère femme se porte-t-elle bien ? C'est tout ce que je vous demande. » Puis il ajouta : « Je vous prie de laisser ma bonne petite Elisabeth faire les aumônes qu'il lui plaît, et de l'y aider plutôt que de la contrarier. Ce n'est pas la charité qui nous ruinera. » Cela dit, il se hâta d'aller l'embrasser. « Chère sœur, lui demanda-t-il gentiment, que sont devenus tes pauvres durant cette mauvaise année ? » A quoi elle répondit : « J'ai donné à Dieu ce qui était à Lui et Dieu nous a gardé ce qui était à nous. »

Il la comprenait si bien ! Son cœur était de la même trempe. On ne connut à ce chevalier, dit son historien, qu'une seule passion violente : celle de la justice. On le vit envahir la Pologne pour faire rendre gorge à un voleur, et attaquer la Franconie pour récupérer l'âne d'un colporteur.

Quand l'empereur lança l'appel pour la croisade, Louis y répondit avec enthousiasme. Elisabeth lui dit : « Contre le gré de Dieu je ne veux pas te retenir. » Et elle le laissa partir.

Elle ne devait plus le revoir. Louis mourut en route peu après.

La douleur d'Elisabeth fut déchirante. On la vit courir comme une folle par les appartements en criant : « O mon doux frère, mon bien-aimé, tu m'as laissée ! Comment vivrai-je sans toi ? Mon Dieu, voici que le monde est vide pour moi ! » puis tomber en sanglotant sur le parquet. Elle était veuve, à vingt ans ! Elle pleura longtemps avant de trouver la force d'accepter.

Hélas ! ce n'était que le début des chagrins qui désormais devaient être son pain quotidien. Son protecteur disparu, toutes les rancunes se donnèrent libre cours. Les frères de Louis, Henri et Conrad, s'emparèrent du pouvoir, et, sans égard pour son malheur ni sa jeunesse, lui signifièrent qu'elle eût à vider les lieux sur-le-champ sans rien emporter.

Par une froide journée d'hiver, la pauvre petite veuve descendit du château où elle avait goûté des joies si pures, portant dans ses bras son enfant nouveau-né et entourée des trois autres. Henri avait défendu à quiconque de l'accueillir. De ces gens auxquels elle s'était tant dévouée, pas un n'eut le courage d'enfreindre cet ordre barbare. Toutes les portes se fermèrent devant elle. Elle échoua dans une étable.

Or à minuit, entendant sonner matines au couvent des franciscains, elle s'y rendit et pria les frères de chanter le *Te Deum* en action de grâces pour ses tribulations et pour sa vie brisée. Cette héroïque allégresse la sauvait.

Renonçant à la dernière consolation qui lui restât sur terre, elle confia à des personnes sûres ses enfants qu'elle ne pouvait plus nourrir. Puis elle se mit à filer pour gagner son pain. Et son cœur com-

mença à chanter. Elle l'avait appris de saint François, ce chant de la bénie pauvreté, au temps qu'il lui envoyait son manteau en gage d'amitié. Maintenant elle se sentait vraiment sa disciple et sa fille. Après avoir tant aimé les pauvres, elle était pauvre à son tour ; et elle en louait Dieu avec de saints transports.

Bientôt sa famille s'émut des procédés dont elle était victime. Son oncle, le prince-évêque de Bamberg, la fit venir chez lui. Il lui proposa d'épouser l'empereur Frédéric II. C'eût été une belle revanche pour son amour-propre. Elle répondit : « J'ai eu pour seigneur un époux auquel j'ai donné tout mon cœur. Je ne désire plus que me retirer du monde. »

Cependant les chevaliers revenus de la croisade n'entendaient pas laisser passer les choses ainsi. Ils se rendirent en corps à la Wartbourg et le sire de Varila fit à l'usurpateur Henri de si rudes remontrances qu'il fut contraint de céder et de rétablir Elisabeth dans ses droits.

Mais que lui importait maintenant ? Après un court séjour à Eisenach, elle se retira à Marbourg dans une misérable cabane, distribua sa dot aux pauvres et commença une vie qui n'était plus qu'une prière entrecoupée d'extases.

Le roi de Hongrie, son père, ayant envoyé un ambassadeur pour la ramener chez lui, celui-ci la trouva dans cette masure filant la laine. Il en fut si interdit qu'il fondit en larmes. Mais ses supplications et ses promesses furent vaines, et il retourna dire au roi que la douleur avait rendu folle sa fille. C'était la sainte folie de la croix qui avait saisi Elisabeth pour l'emporter dans le Royaume des Cieux.

Comme elle achevait sa vingt-quatrième année, les anges se mirent à chanter autour d'elle, puis une voix suave lui parla qui disait : « Viens, bien-aimée. » Dieu venait la prendre pour la conduire chez Lui, chez elle, chez son « doux frère » qui l'attendait.

SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE (1215-1270)

Moins tragique mais aussi chrétiennement belle que la vie d'Elisabeth est celle de son contemporain,

l'autre patron du tiers ordre franciscain, saint Louis de France.

Saint Louis est essentiellement un chrétien. Il est le type du « roy très chrestien », chez qui le droit de Dieu domine et commande tout.

Cet absolutisme de la religion, il le doit sans conteste à sa mère. Blanche de Castille était, sur la religion et sur l'honneur, d'une intransigeance tout espagnole. Sans doute elle eut les défauts de ses qualités, et nous ne pouvons nous empêcher de la trouver bien raide. Mais elle est de sa race, et ses vertus cornéliennes ont un air d'héroïsme qui ne convenait pas mal pour former un Croisé.

On admire cette mère qui va répétant à son royal enfant : « Je vous aime infiniment, mon fils, mais j'aimerais mieux vous voir mort à mes pieds que de vous voir commettre un péché mortel » ; cette reine qui, au sein des pires embarras politiques, enseigne au roi de demain qu'il y a des vertus supra-politiques, que la justice a le pas sur la raison d'État et que même pour un roi de France, Dieu est au-dessus de la France.

Le fils avait d'ailleurs assez de sang français dans les veines pour mettre un sourire sur la rigidité de la mère. C'est cet heureux alliage d'austère vertu et de franche bonne humeur qui rend sa figure si attrayante.

Adolescent, on nous le décrit « long et frêle, avec un visage délicat, des yeux de colombe, une démarche d'ange », mais d'une conversation pleine de saillies et de vivacité. Sa jeunesse, très surveillée, tout absorbée par l'étude et la prière, avait été parfaitement pure ; le seul amour qui eût pénétré dans son cœur était celui de Notre-Seigneur.

Il eut cependant à lutter contre les ardeurs d'un tempérament violent. Le sire de Joinville qui avait son franc parler auprès du roi, lui dit un jour : « Vous vous courroucez quand on vous demande quelque chose. Je veux que vous conveniez avec moi que si je vous demande quelque chose durant cette année, vous ne vous courroucerez pas ; et si vous refusez, je ne me courroucerai pas non plus. »

D'autres fois c'était le roi qui faisait la leçon à son ami : « Le bon roy, raconte Joinville, m'appela une fois et, en présence de plusieurs religieux, me

fit cette question : « Lequel vous aimeriez mieux, être imbécile et lépreux, ou avoir commis ou commettre un péché mortel ? » Et moi, qui pour rien au monde n'aurais voulu lui mentir, je lui répondis que j'aimerais mieux avoir fait trente péchés mortels que d'être imbécile. Et quand les religieux furent sortis, il me fit asseoir à ses pieds et me dit : « Comment avez-vous osé dire ce que vous avez dit ? — Vraiment, lui répondis-je, je le dis bien encore. » Et il me dit : « Ah ! tête folle, vous y êtes bien trompé ! »... Et de lui démontrer que le péché est la pire des lèpres, laquelle, contrairement à l'autre que la mort guérit, dure « tant que Dieu sera en paradis ».

Louis n'avait que douze ans, que sa mère le faisait chevaucher à ses côtés dans ses campagnes contre les vassaux rebelles. Elle lui apprit le métier de guerrier en même temps que celui de roi.

Quand il atteignit sa vingtième année, au moment de lui remettre le gouvernement du royaume, elle le maria à Marguerite de Provence. On fit de grandes fêtes, puis Louis conduisit la petite reine à leur chambre et lui proposa de passer cette nuit en prière. « Mais je n'entends rien à l'oraison ! dit-elle. — Je vous l'apprendrai », répondit-il. Et les deux jeunes mariés de réciter hymnes et psaumes sans désemparer, Louis soutenant Marguerite chaque fois qu'elle fléchissait. Et il en fut de même des deux nuits suivantes. Il s'en trouvera pour sourire d'aussi singulières nuits de noces. Eh ! n'ai-je pas dit que Louis fut avant tout chrétien — et en tout : même dans l'amour il eut le souci d'introduire la pénitence. Energie méritoire, car le jeune roi aimait son épouse.

Blanche de Castille n'avait songé qu'à un mariage politique. Mais la petite Provençale, à en croire Colette Yver, était « douce, sensible, charmante, merveilleusement joli », et Louis s'était mis à la chérir. La reine mère s'inquiéta de ce grand amour : Marguerite, alliée par sa sœur à la cour d'Angleterre, pouvait avoir, politiquement, une influence fâcheuse sur le roi.

Blanche fut, il faut l'avouer, une terrible belle-mère. Elle persécuta les jeunes époux avec un zèle d'autant plus redoutable qu'il était dicté par de louables intentions. Elle leur reprochait sans mesure les mar-

ques de leur tendresse. Elle ne supportait pas qu'ils se vissent durant le jour, même quand l'un d'eux était malade. « Une fois, rapporte Joinville, le roi était à côté de la reine sa femme qui était en très grand péril de mort. Là, vint la reine Blanche qui prit son fils par la main et qui lui dit : « Venez-vous-en, vous ne faites rien ici. — Hélas ! s'écria la reine Marguerite, vous ne me laisserez donc voir mon seigneur ni morte ni vivante ? »

Ils durent en venir à des ruses d'opérette. Au château de Pontoise ils s'arrangèrent pour occuper deux chambres reliées par un escalier tournant : c'est dans celui-ci qu'ils se retrouvaient. Dès qu'on entendait venir la reine mère les gardes frappaient aux portes, et d'un bond les deux mutins étaient dans leur chambre.

Blanche, en ceci, semble avoir méconnu son fils. Cet ascète était capable de modérer de lui-même ses penchants. Durant tout l'avent et le carême il s'astreignait à coucher seul sur un lit grossier. En dépit d'une complexion plutôt délicate, il ne boudait pas à la pénitence, jeûnait rigoureusement et se faisait donner de dures disciplines par son confesseur. Il noyait toujours son vin et remplaçait le « vin de couchier » par cinquante Ave Maria avant de se mettre au lit.

Il était d'une piété de moine, entendait tous les jours deux messes et chantait tout l'office avec ses clercs, « à haute voix et en musique », y compris les matines à minuit. Même en campagne ou en voyage, à l'heure prescrite les bréviaires sortaient des fontes et l'on récitait les psaumes tout en chevauchant. Je livre ceci aux réflexions de ceux qui « n'ont pas le temps de prier ».

Formalisme ? Non point : amour. Louis aimait la prière parce qu'il aimait Dieu. Les vertus des saints n'ont rien de pharisaïque, elles procèdent d'un foyer intérieur qui les échauffe et les anime. C'est pourquoi elles sont si généreuses.

Le grand cœur de Louis était brûlant de l'amour du Christ. Il avait le goût de l'oraison plus encore que des prières communes. On le voyait souvent dans quelque église, à genoux sur les dalles, absorbé dans de longues prières silencieuses. Comme on lui reprochait d'y dépenser trop de temps, il répondait

du tac au tac : « Eh ! qui donc me blâmerait pour les mêmes heures passées au jeu ou à la chasse ? » Ses devoirs de souverain, du reste, n'en souffrirent jamais.

De la même source procéda sa légendaire charité. Bonté naturelle, oui, mais exaltée par les plus hauts motifs religieux. C'est par amour pour « le benoist Seigneur » qu'il lavait les pieds aux mendiants et les servait lui-même dans son palais, que partout où il allait il s'enquérait d'abord des pauvres, qu'il couvrit le pays d'établissements de bienfaisance et d'instruction.

Il eut le culte de la justice. Il pourchassa les abus, exactions et passe-droits. « Ne croyez pas, déclarait-il à Charles d'Anjou, que parce que vous êtes mon frère, je vous épargnerai contre droite justice. » « Si un pauvre a querelle contre un riche, lit-on dans ses *Enseignements* à son fils, soutiens le pauvre plus que le riche jusqu'à ce que la cause soit éclaircie. » Et l'on sait comment il aimait y mettre lui-même la main et actionner la lenteur des gens de palais, sous le chêne de Vincennes ou au Jardin de Paris, où, recevant tout plaignant sans huissier, il disait à ses juges : « Expédiez-moi ces parties », et « faisait juger son peuple diligemment ».

En un temps de rapacité politique il apporta aux affaires extérieures le même souci d'équité. « J'aimerais mieux, disait-il, que le roi d'Aragon eût quelque chose de mon droit que d'empiéter, moi, sur le sien. » Il préféra toujours la conciliation à la guerre. Ce n'était point manque de courage, mais culte de la justice. Du courage, il en avait de reste, et de la fierté aussi, celui qui répondait à Frédéric II : « Le royaume de France n'est pas encore si affaibli que de se laisser mener à vos éperons. » Et quand il eut à faire la guerre il s'y montra magnifique de bravoure. A Taillebourg on le vit foncer seul dans le fort de l'ennemi et contraindre ainsi les barons à l'y joindre, ce qui décida de la journée.

La vérité est qu'il voyait plus large que les autres et méprisait leur politique d'agrandissement. Il portait en lui une haute pensée : l'esprit de croisade vivait encore dans ce chevalier. C'était pitié, selon lui, de voir les princes chrétiens guerroyer entre eux au lieu de s'unir contre l'infidèle. Tous se déro-

bant, empêtrés dans leurs intérêts, il partit seul pour la Terre Sainte avec ses féaux.

Ce fut le désastre que l'on sait. Mais il sortit grandi de la défaite. Vaincu par les éléments plus que par les armes, prisonnier des Sarrazins pour avoir refusé d'abandonner ses troupes, il étonna ses vainqueurs par son courage et leur en imposa par la fierté de son attitude. « Tu es entre nos mains, s'écriaient-ils, et tu nous traites comme si nous étions tes prisonniers ! » Aucune menace ne put avoir raison de sa ténacité. Ils finirent par céder en disant : « Ce prince franc est le plus fier chrétien qu'on ait vu en Orient. » Ils l'appelaient avec admiration « le Sultan juste ».

Comme il retournait vers la France avec la reine Marguerite (elle avait été de l'expédition, et c'est à Damiette qu'elle avait eu son onzième enfant), le navire donna sur un bas-fond. On suppliait le roi de monter dans une autre embarcation. Il refusa, craignant pour le sort de ses compagnons, et préférant, dit Joinville, « mettre son corps en péril pour le salut de sa gent ».

Les années qui suivirent furent un âge d'or pour la France. L'ordre et la justice régnèrent dans le royaume. Longtemps le peuple s'en souvint, réclamant le retour aux « bonnes coutumes du roi Louis ». A l'extérieur, tel était le crédit du roi de France que le pape et l'empereur le prirent pour arbitre de leurs différends.

Après la croisade d'Egypte il aurait pu se tenir quitte envers le devoir. Mais il était de ceux qui ne renoncent pas à l'idéal. Une seconde fois il mit à la voile pour le Christ et alla mourir devant Tunis, victime de la plus sainte des passions.

Saint Louis fut un magnanime. Il est le plus noble des rois de France, celui qui a le plus fait pour le prestige moral du blason français. Mais à y regarder de près on se convainc que l'homme, si beau qu'il soit, est transcendé par l'idée qui le porte. Si Louis IX fut un grand roi, c'est parce qu'il fut un saint.

LE BIENHEUREUX PIERRE DE SIENNE (1180-1289)

Après les souverains, les petites gens. Leurs vies d'ordinaire se content en moins de mots : écoulées dans un labeur sans éclat, elles manquent d'événements remarquables et n'ont pas trouvé les chroniqueurs qu'attirent les gestes des princes.

Pourtant elles sont aussi intéressantes, plus instructives à coup sûr pour notre comportement.

Témoin celle de ce marchand, Pierre de Sienne dit *Pier Pettinaio,* « le peignier », dont les mœurs commerciales prennent un intérêt singulièrement actuel en notre siècle de concurrence, d'escroquerie et de malfaçon.

C'était un self-made man. Né dans un village des environs de Sienne, il s'était marié jeune et était venu s'installer à la ville pour y apprendre un métier. Il choisit celui de fabricant de peignes, et y acquit bientôt une remarquable habileté.

Il ne perdait pas de temps à bavarder. C'était un silencieux. Non pas qu'il fût d'un naturel taciturne. Mais il priait, croyant qu'il faut chercher d'abord le Royaume de Dieu, qu' « une seule chose est nécessaire », qu' « il faut toujours prier et ne jamais cesser ».

Et il priait tout en travaillant. Il unissait ces deux activités en vivant en présence du Seigneur et n'en travaillait que mieux.

Si bien qu'à ne rechercher que le Royaume des cieux, il vit affluer le surcroît terrestre : la qualité de sa marchandise attira les acheteurs.

Ce qui peut-être y contribua le plus fut son honnêteté. Quand il allait à Pise acheter la corne dont il se servait, il choisissait toujours, par amour du beau travail, ce qu'il y avait de meilleur. Que si de mauvais matériaux s'étaient glissés dans l'achat, il ne disait rien, mais les jetait dans l'Arno, décidé à perdre plutôt que de leurrer ses clients. Quand il avait fixé un prix, on pouvait être assuré que c'était le prix juste. Jamais il ne consentait à en rabattre, de crainte de faire tort à ses concurrents : « Mon frère, disait-il aux marchandeurs, ce peigne vaut

tant ; si à ce prix il ne vous convient pas, vous êtes libre de le laisser. »

Par contre, à un boucher qui lui demandait douze sous pour des os il répondait : « Pardon, ils en valent vingt-quatre », et lui payait ce prix.

Chaque samedi il montait son échoppe au grand marché de Sienne. Comme les acheteurs s'y pressaient, désertant celles des autres vendeurs, il prit le parti de ne plus paraître au marché qu'à la tombée du jour pour permettre à ceux-ci de faire leurs affaires. Peine perdue : les clients attendaient qu'il arrivât, ou allaient à sa maison pour y faire leurs emplettes.

Les efforts de cette concurrence à rebours n'apaisèrent pas l'irritation des commerçants. Ce fut l'origine d'une campagne de calomnies, d'injures, de vexations. Il se vit plus d'une fois assailli par des malandrins, insulté en public, tourné en dérision à cause même de ses vertus et de sa piété. Il supporta ces avanies avec la patience que donne l'amour.

Il fut un mari modèle. En quelque compagnie qu'il se trouvât, le moment venu de rentrer chez lui il coupait court à l'entretien : « Excusez-moi, ma femme m'attend. »

Cependant ses affaires prospérèrent si bien qu'il se vit à la tête d'une grosse fortune. De la classe des *minores* ou petits artisans, il monta dans celle des *majores,* corps de la haute bourgeoisie dans lequel se recrutaient les chevaliers, et eut un siège au conseil de la ville. Les brimades cessèrent et ce fut à qui lui marquerait de la considération.

Devenu l'un des notables de la cité, Pierre ne se départit ni de sa grande piété ni de son culte de l'équité. Il assistait toutes les nuits aux matines à l'église des dominicains. Ayant appris que la magistrature avait décrété une amende contre tout citoyen qui serait trouvé dans les rues à des heures indues, aussitôt il alla se dénoncer lui-même et payer l'amende. Le consul de la ville se récria, l'assurant que la loi n'était pas faite pour lui, qu'on savait fort bien qu'il ne sortait que dans des intentions louables, et qu'aussi bien toute liberté lui était concédée sur ce point. Pierre accepta avec reconnaissance cette permission. Mais quand le consul ajouta qu'en considération du bien qu'il faisait on l'exemptait de toute

amende et de tout impôt, ce fut lui qui protesta. La réponse qu'il fit au magistrat mérite d'être méditée au siècle de la fraude fiscale : « Seigneur consul, dit-il, celui qui a l'avantage de vivre sous l'égide d'un bon gouvernement ne doit pas décliner de contribuer avec les autres citoyens aux charges communes. »

Il avait soin, au demeurant, de prendre de ces charges beaucoup plus que sa part. Avec sa femme il dépensait en charité une large tranche de ses bénéfices. Quelques notables ayant formé une fraternité de prières et de bonnes œuvres, Pierre fut des leurs et devint l'âme de la confrérie. A certains jours une partie des membres faisaient la quête pour les pauvres tandis que les autres vaquaient à la prière. C'était, on le voit, une sorte de Conférence de Saint-Vincent-de-Paul avant la lettre.

Bientôt cette forme bourgeoise de charité lui parut insuffisante. Il était tertiaire de saint François : il voulut l'être pleinement et imiter le Petit Pauvre autant que le lui permettait sa condition. Peu à peu il se défit de tous ses biens et en donna le prix aux indigents. Tant que vécut sa femme il conserva la maison qu'ils habitaient et une vigne hors de la ville. Sitôt devenu veuf, il liquida tout et demanda asile aux franciscains, qui lui concédèrent une chambre près de l'oratoire de l'infirmerie. C'est là qu'il finit sa longue existence, vivant comme les religieux et assistant à tous les exercices de la communauté.

Sa renommée de sagesse et de sainteté l'y avait suivi : tous les jours on venait le consulter ou lui demander des prières. « Vous voulez que je prie à votre place ? répondait-il plaisamment. Je le ferai. Mais si vous étiez à table avec moi, me demanderiez-vous de manger pour vous ? Priez donc vous aussi pour ne pas me laisser tout le mérite, et rendez-vous dignes de la grâce. »

Le nom de Pier Pettinaio devait être bien populaire en Italie, car Dante, dans le *Purgatoire*, cite pour la puissance de son intercession ce bienheureux commerçant qui, enrichi par son travail, voulut mourir plus pauvre qu'il n'était né.

SAINT ISIDORE (+ 1130)

Le plus humble parmi nos saints mariés est sans doute ce paysan espagnol que les laboureurs ont pris pour patron, saint Isidore.

Hélas ! sa biographie est aussi pauvre que lui-même. Sa vie durant il ne fit que labourer et prier.

Dès qu'il fut en âge de travailler, ce fils de campagnards alla louer ses services à un riche Madrilène, Jean de Vergas, pour cultiver sa terre non loin de la ville. Il épousa une servante de Madrid, Marie Cabeza, aussi pauvre que lui, et vécut avec elle dans une union de cœur et de piété qui ne se démentit pas. Tous deux sont aujourd'hui sur les autels.

Isidore avait organisé sa vie de façon à donner le maximum de temps à la prière sans manquer à ses devoirs d'état. Le dimanche était entièrement consacré aux offices et à l'oraison. En semaine, il se levait au point du jour, visitait plusieurs églises et entendait la messe avant de se rendre au travail. Mais une fois à l'œuvre, il y allait avec une telle ardeur que le soir venu il avait amplement regagné le temps donné à la dévotion et avait abattu plus de besogne que les autres.

Ceux-ci pourtant dénoncèrent au propriétaire cet ouvrier qui arrivait régulièrement en retard. Jean de Vergas lui fit une rude réprimande. Mais le saint homme lui répondit avec sérénité : « Cher maître, je vous sers de grand cœur, mais je ne puis pour cela laisser de servir Dieu. Si vous croyez que je vous porte préjudice, je suis prêt à vous céder une partie de mes gages en compensation. Mais soyez sûr qu'il n'en est rien. » Le maître s'en retourna calmé, mais résolu à surveiller ce singulier serviteur.

S'étant mis un jour à l'affût, il attendit longtemps. Le soleil était haut quand il le vit arriver. Il se précipita pour le gourmander, mais s'arrêta net en voyant près d'Isidore deux anges poussant chacun avec rapidité une charrue à côté de la sienne ! Désormais il le laissa faire.

Ce laboureur vivait en plein surnaturel. Il semait le miracle comme le blé. Il ressuscita la fille de son

maître, et plus tard son propre fils. Ce pauvre au grand cœur ne pouvait s'empêcher de faire la charité à d'autres pauvres. Sous sa main sacs et marmites semblaient inépuisables : on avait beau les vider, il en tirait toujours de quoi donner aux quémandeurs. On trouvera qu'il est facile d'être généreux à ce compte. Sans doute, mais cela n'arrive qu'à ceux qui d'abord ont tout donné à Dieu, et pour commencer, eux-mêmes.

SAINT ELZÉAR (1286-1323) ET LA BIENHEUREUSE DELPHINE (1283-1360)

Le mariage de saint Elzéar et de Delphine fut d'une nature assez particulière.

Elzéar de Sabran, de noblesse provençale, avait été élevé dans l'amour de la prière et de la pureté. Il fut marié, à treize ans, à la pieuse Delphine de Signes qui en avait quinze.

Tandis que la fête des noces battait son plein, la jeune mariée prit son époux à part et lui dit :

« Mon cher seigneur, je dois vous entretenir de cette union que nous venons de consacrer. Je l'ai acceptée connaissant votre vertu ; mais j'espère que vous ne serez pas trop surpris si je vous apprends que j'ai voué ma virginité à Dieu, et si je vous demande, pour l'amour de Lui, de ne pas user des droits que vous accorde le mariage. »

Elzéar fut assez étonné d'une telle révélation faite à un tel moment.

— Vous me proposez là, dit-il, une chose bien insolite. Je vous l'accorderais volontiers si elle était possible, mais n'est-ce pas vouloir conserver le feu dans l'eau ? Il me semble que si vous vouliez vous consacrer à Dieu, vous n'auriez pas dû consentir au mariage.

— C'est vrai, repartit-elle, et j'ai bien hésité, bien lutté tandis qu'on me pressait. Mais la Sainte Vierge m'est apparue et m'a assurée que je n'aurais rien à craindre pour ma virginité. Alors j'ai cédé à mes parents...

Et, fondant en larmes, elle tomba à genoux à ses pieds :

— Et maintenant, ô vous mon époux devant Dieu, je me remets à votre garde. C'est au nom de la Vierge que vous aimez que je vous demande de rester vierge... Ce serait si beau, ajouta-t-elle, les yeux brillants de pureté et de ferveur, si, dans l'instant même où l'on fête notre union, nous promettions de vivre ensemble comme les anges !

Emu et ébranlé, Elzéar à son tour ne put retenir ses larmes.

— Levez-vous, dit-il, je ne puis rien vous refuser. Cependant je n'ose encore prononcer le vœu que vous demandez : je suis trop jeune et ne veux pas m'engager à ce que peut-être je ne pourrais tenir. Mais je vous promets de vous respecter et de correspondre de toutes mes forces à la grâce de Dieu.

Et ces saints enfants, avec une candide confiance, entreprirent héroïquement de conquérir dans le mariage la couronne des anges.

Une vie ainsi commencée devait se dérouler dans la plus austère vertu. C'était d'autant plus méritoire qu'à cette époque les mœurs étaient fort dissolues en Provence, et particulièrement dans les châteaux. Un curieux document nous montre comment le jeune comte entendait les restaurer dans son domaine : c'est le règlement qu'il imposa à son personnel et dont voici quelques points :

« Tous entendront la messe chaque jour et se confesseront chaque semaine. — Quiconque se rendra coupable de blasphème ou d'impureté sera chassé. — La joie n'est pas proscrite et le château n'est pas un cloître, mais les jeux de hasard et les amusements immoraux sont défendus. — Toute injustice sera sévèrement punie. — Toute dispute sera réglée le jour même et la réconciliation scellée avant le coucher du soleil. — Chaque soir la famille se réunira à une conférence où l'on parlera de Dieu et du salut. »

Inutile d'ajouter que le maître donnait l'exemple des vertus qu'il exigeait des autres. Impitoyable dans la répression des délits, il était d'une douceur charmante avec les siens et d'une charité sans bornes pour les malheureux. C'était un noble cœur. Appelé par le roi de Naples à prendre possession du comté

d'Ariano, il trouva des lettres dans lesquelles quelques seigneurs le salissaient de perfides accusations pour l'écarter de cette succession. Comme Delphine lui suggérait de démasquer les traîtres, il dit en souriant : « Non, mon amie, je n'en ferai rien : ils seraient punis, il est vrai, mais je ne pourrais plus en faire des amis. Je leur pardonne. Jamais ils ne sauront que j'ai connu leur trahison. » Et il brûla les lettres, combla ses ennemis de faveurs, et en fit en effet ses amis.

— Je ne vous comprends pas, lui disait une autre fois Delphine : vous ne montrez jamais de ressentiment. Seriez-vous insensible ? Ou bien comment faites-vous ?

— Je médite la passion du Sauveur, répondit-il.

Telle était sa réputation de sagesse que le roi de Naples lui confia l'éducation du prince héritier, déjà corrompu par son entourage. Elzéar acquit sur le jeune homme tant d'ascendant qu'il parvint à le corriger et en fit un modèle de prince.

Ce n'est qu'assez tard, quand il se sentit sûr de lui-même, qu'il se résolut à faire le vœu qu'avait demandé Delphine : confirmation d'une vertu pratiquée durant des années, conquise chèrement peut-être au prix d'une vie d'ascèse et de travail. Ce qui lui avait paru téméraire s'était montré possible avec la grâce de Dieu. Et avec cette même grâce ils persévérèrent jusqu'au bout.

Une telle vocation s'écarte de la norme. Il en va ainsi de tous les héroïsmes. Il en est d'autres exemples d'ailleurs dans l'histoire de l'Église. Et parmi tant de beautés écloses sous le ciel du Christ, celle-là n'est certes pas la moins glorieuse.

SAINTE BRIGITTE DE SUÈDE (1302-1373)

D'un commun accord, sainte Brigitte et son jeune époux conservèrent la virginité durant la première année de leur union. Ils eurent ensuite huit enfants. Après quoi ils firent vœu de vivre dans la continence le reste de leur vie. Leur maison devint une sorte de monastère hospitalier, ouvert à tout venant et par-

ticulièrement aux pauvres. Ils unissaient à l'oraison les soucis de leur nombreuse famille. Leur grand plaisir était de prier l'un pour l'autre en vue de leur sanctification.

Devenue veuve, Brigitte fonda un ordre de moniales et commença une vie extatique marquée par les étonnantes révélations qui la rendirent célèbre dans la chrétienté. Sa fille Catherine, qui était restée vierge dans le mariage, vint la rejoindre dans le monastère qu'elle dirigeait. Brigitte fut ainsi deux fois sa mère. Comme elle, Catherine fut plus tard canonisée, après avoir été, comme elle, épouse puis religieuse.

SAINTE ELISABETH DE PORTUGAL (1271-1336)

Même mitigée de la sorte, la continence dans le mariage sera toujours exceptionnelle. Ce qui est beaucoup plus fréquent, ce sont les mauvais ménages, les cœurs froissés, les épouses trahies. Sainte Elisabeth de Portugal semble avoir été suscitée pour le réconfort de celles que tenterait la pensée du divorce.

Nièce d'Elisabeth de Hongrie, elle en avait hérité la piété, la bonté, l'immense charité. Avant tout elle fut une pacifique. Dans ses épreuves de famille comme dans les affaires publiques elle eut horreur de la dispute. A la violence, au mal, à l'injustice elle opposa de tels trésors de douceur et de désintéressement qu'elle mérita le nom de reine de la paix. Cette patience fut son salut.

Mariée au roi Denis de Portugal, elle connut d'abord des jours heureux. Mais Denis ne tarda pas à sacrifier à d'autres passions que l'amour conjugal. Au lieu de se livrer aux manifestations usitées, crises de larmes, bouderies, qui ne font qu'envenimer la plaie, elle eut le bon esprit — l'héroïsme — de considérer son malheur comme une épreuve de Dieu, s'y soumit, supporta sans se plaindre le voisinage odieux que le roi lui faisait impudemment subir, et s'efforça de garder son sourire.

Elle se réfugia dans l'amour divin pour guérir son amour meurtri, et y puisa un courage admirable. Comprenant que seuls des procédés aimables pourraient lui rendre ce cœur inconstant, elle répondit à son infidélité par un surcroît d'attentions. Elle fut sublime dans sa patience, accueillant les enfants que ses rivales avaient eus du roi, les élevant comme les siens.

Le résultat de cette conduite fut qu'Elisabeth évita la rupture, qu'elle garda un certain empire sur l'esprit de son mari et que l'amour continua à couver dans ce cœur malgré les désordres. Denis l'estimait, l'admirait, lui savait gré d'une grandeur d'âme qui lui faisait honte sans l'accabler.

Elle put rester son conseiller, et il l'écoutait volontiers. Elle usa de cette influence pour apaiser bien des querelles et réussit à conjurer plusieurs guerres. Travaillant patiemment à convertir son indigne mari, elle parvint peu à peu à le détacher de certaines liaisons.

Il lui fallut des années d'efforts et d'épreuves pour que la victoire fût complète. Denis était toujours prêt à accueillir sur son compte les racontars d'où qu'ils vinssent.

Elle avait un page dont elle avait fait son homme de confiance à cause de sa grande vertu. Un officier de la cour, piqué de jalousie, laissa entendre au souverain que la reine avait plus d'affection qu'il ne convenait pour son page. Denis était de ces maris qui, indulgents à leurs propres infidélités, n'en admettent pas l'ombre chez leur femme, semblant en être d'autant plus jaloux qu'ils la trahissent avec moins de vergogne : effet d'un orgueil assez singulier plutôt que de l'amour. Entrant en fureur, il décida de faire disparaître son prétendu rival. Comme il passait près d'un four à chaux, il dit aux chauffeurs : « Demain je vous enverrai un page. Il vous demandera si vous avez exécuté mon ordre. Jetez-le dans le foyer : cet homme a mérité la mort. » Mais le lendemain le pieux jeune homme, porteur du message fatal, s'attarda si longtemps dans une église que son ennemi, étant allé voir si la chose était faite, arriva avant lui et fut lui-même jeté au four.

Cet incident où Dieu avait fait justice ouvrit les yeux au roi. Mais Elisabeth n'avait pas encore payé

tout le prix de son rachat. Leur fils Alphonse s'étant révolté contre son père, elle s'interposa selon sa coutume, et se mit en devoir de négocier une réconciliation. Des langues perfides l'accusèrent de trahir le roi. Celui-ci, brutalement, la relégua à Alanquer avec défense d'en sortir. Elle se soumit. Mais quand elle apprit que les armées du roi et du prince allaient en venir aux mains, l'amour fut plus fort que l'obéissance, elle courut se jeter aux pieds de l'un et de l'autre et parvint à rétablir la paix.

Denis finit par se repentir et s'affermir dans la fidélité : le reste de sa vie se passa dans la vertu. Sa sainte épouse cueillait le fruit de son abnégation. Elle soigna le roi durant sa dernière maladie. Quand le corps eut été déposé sur le lit d'apparat, on la vit paraître revêtue de la bure des clarisses. « Sachez, dit-elle aux seigneurs présents, qu'en perdant votre roi vous avez en même temps perdu votre reine. » Elle porta désormais l'habit du tiers ordre : fidèle dans la mort à celui qui l'avait tant trahie durant sa vie.

Elle mourut comme elle avait vécu, pour la paix : la guerre ayant éclaté entre les rois de Portugal et de Castille, elle voulut, une fois encore, conjurer le malheur. Elle était vieille et malade, il faisait une chaleur excessive ; elle se mit en route néanmoins : ce fut pour aller immoler sa vie à cette cause de la paix qu'elle avait si ardemment servie.

SAINTE FRANÇOISE ROMAINE (1384-1440)

Sainte Françoise Romaine fut mariée contre son gré. Sa gloire est d'avoir triomphé de sa douleur, et d'avoir fait de son épreuve l'instrument d'une sainteté admirablement adaptée à son état : si bien que cette nonne manquée fut le modèle des épouses, des mères et des femmes du monde avant de pouvoir être enfin celui des religieuses.

Sa vocation était le cloître. Jetée brutalement, malgré ses larmes, dans une vie qui brisait tous ses rêves, elle faillit d'abord sombrer dans la tristesse.

Mais son confesseur la guérit d'un mot : « Faites la volonté de Dieu. »

Tout, chez elle, fut dès lors commandé par la simple idée du devoir — non pas subi, mais embrassé avec élan comme la chère volonté de son Seigneur. On lui avait dit qu'elle devait aimer son mari : elle, si étrangère à ce sentiment, se façonna le cœur à l'amour ; elle fut une si gentille épouse pour le bon Lorenzo, que pendant vingt-cinq ans celui-ci ne se douta pas de l'héroïque effort dont ses sourires étaient payés. Son confesseur lui enseignait que le devoir d'état primait tout, même ceux de la piété : et cette contemplative dont toute la joie était l'oraison, laissa la prière à toute requête pour s'occuper, surmontant son dégoût, de comptes, d'affaires de domestiques, de menus ou de mondanités. Jamais on ne vit maison mieux tenue, personnel mieux conduit, réceptions plus élégamment offertes que chez les Ponziani, jamais maîtresse de maison ne fut plus gracieuse que cette femme dont l'âme ne faisait que soupirer après les retirements du monastère.

Ce qu'ignoraient ses hôtes, c'est qu'au milieu des frivolités et des papotages de salon, sans cesse elle parlait à Dieu dans son cœur, que c'était Lui qui mettait sur son visage ce constant, ce merveilleux sourire, et que sous les somptueuses toilettes portées par devoir elle cachait un cilice.

Elle était riche. D'accord avec Lorenzo qu'elle avait gagné à ses vues, elle se considéra comme la dépositaire de ces biens, et sa charité l'entraîna à des folies que Dieu, plus d'une fois, sanctionna par des miracles.

Cette existence mondaine ne devait être qu'une étape : par sa fidélité elle avait mérité une vocation plus haute qui allait la porter au premier rang de l'Église militante. Au sommet de l'économie chrétienne se trouve la Croix qui a sauvé le monde. Ce rachat de l'homme exige une collaboration humaine : Dieu a besoin, pour l'achever, d'âmes généreuses, volontaires de la Croix, qui consentent à la porter avec Lui. Ces « âmes victimes » dominent la chrétienté comme des paratonnerres qui détournent la foudre en l'attirant.

L'Église, à cette époque, avait un besoin urgent d'une telle aide : elle était déchirée par le schisme,

et le monde chrétien était en proie à des maux innombrables. Françoise fut trouvée digne de cette mission : et l'épreuve fondit sur elle.

Au cours des luttes de partis qui bouleversaient Rome, Lorenzo fut blessé et dut prendre la fuite. L'aîné de leurs fils fut emmené comme otage, et tous leurs biens furent pillés. Dans sa demeure saccagée Françoise se trouva ruinée, seule avec les deux enfants qui lui restaient.

Ceux-ci lui furent enlevés par la peste. Le fléau ravageait la ville, aggravé par la famine. Françoise, dans sa douleur, ne songea qu'aux autres : n'ayant plus que son dévouement à donner, elle se fit mendiante pour secourir les affamés et infirmière pour soigner les pestiférés. Elle finit par prendre le terrible mal. Dans cette détresse, elle se vit abandonnée de tous : ceux qu'elle avait tant aimés et si généreusement aidés, la laissaient mourir seule dans sa maison vide.

Elle sentit alors passer sur son âme un fleuve de joie. Car elle savait pourquoi elle pâtissait de la sorte. Dieu, pour soutenir son élue, lui avait fait une grâce singulière : un ange, sans cesse, était à son côté, qui lui parlait, l'instruisait de ce qu'elle avait à faire et la réconfortait. Dans une grande vision, les secrets de l'au-delà lui furent dévoilés. Une autre vision où se déroula sous ses yeux toute la Passion du Christ, acheva de faire d'elle une victime avide de souffrir pour le salut du monde.

Dieu la guérit afin qu'elle pût se sacrifier encore. Quand enfin elle eut payé toute la rançon, elle annonça publiquement la fin du schisme et des épreuves.

Elle-même travailla à panser les plaies que tant de maux avaient laissées en séquelle, parcourant Rome de rue en rue, y renouvelant, mieux qu'un missionnaire, la foi et les vertus oubliées, guérissant les corps et les âmes, parce que Dieu était avec elle.

La paix revenue, Lorenzo était rentré d'exil avec leur fils captif. Françoise reprit ses devoirs d'épouse et de mère. Aigri, malade, son mari était devenu difficile. Elle fut pour lui d'un dévouement et d'une patience indéfectibles. Un jour qu'elle récitait le bréviaire, il l'appela quatre fois de suite sans qu'elle pût achever l'antienne commencée. Sans la moindre

humeur, elle laissa chaque fois son psautier pour aller le satisfaire. Quand enfin elle put reprendre sa prière, elle trouva imprimée en lettres d'or l'antienne si souvent interrompue par la charité.

Après qu'elle eut aidé Lorenzo à mourir en paix, elle se hâta de réaliser son rêve et finit ses jours dans un couvent qu'elle-même avait fondé. Elle avait passé quarante ans dans le mariage et quatre dans la vie religieuse. C'est la première de ces périodes, celle qui était « contraire à sa vocation », qui avait fait d'elle une sainte.

SAINT THOMAS MORE (1478-1535)

Avec saint Thomas More, nous nous trouvons devant un « intérieur heureux », une vie unie, paisible, sans secousses, dont seule la fin fut tragique : les martyrs payent en une fois le tribut du sacrifice. Avant d'être martyr Thomas More fut un parfait chrétien. Sa carrière de juriste et de chancelier peut paraître bien bourgeoise, bien confortable à côté de celle d'une Françoise Romaine. Il n'est pas sans intérêt de voir qu'on peut se sanctifier dans une vie aussi dénuée de tout appareil héroïque.

More est Anglais : c'est un homme pratique, pondéré, professant l'horreur des manifestations extérieures, des éclats et de tout ce qui pourrait paraître excessif. Cet aimable équilibre, exigé d'ailleurs d'un homme de robe, est la marque de sa sainteté à lui. Sainteté authentique elle aussi, car le fin sourire du lettré servit plus d'une fois à voiler un réel héroïsme, d'un aloi d'autant meilleur qu'il ne se montrait pas.

Il se maria deux fois, la première fois par charité, la seconde par devoir. A vingt-sept ans, fréquentant chez les Colt, il s'éprit de la cadette, mais voyant le chagrin de l'aînée, c'est elle qu'il demanda, passant outre à son penchant : charmante abnégation, dont peu, sans doute, seraient capables. Jane Colt étant morte après cinq ans de mariage, Thomas s'avisa qu'il fallait une mère à ses quatre enfants, et aussitôt se remaria à une veuve « ni belle ni jeune, mais bonne ménagère et mère de famille vigilante ».

La vie était austère dans la maison de More et le menu frugal. La seule chose en laquelle on se permit du luxe était la prière : avant le coucher, toute la maisonnée présente, on récitait les sept psaumes de la pénitence, les psaumes graduels, les litanies de la Sainte Vierge, le *Salve Regina,* le *De Profundis* et diverses autres oraisons. Tout d'ailleurs était illuminé par la présence de Sir Thomas : sa conversation, mélange savoureux d'érudition, d'anecdotes et de fines plaisanteries, était la plus attachante qui fût ; et sa bonne humeur, sa compréhension, sa bonté, mettaient un sourire sur tout. Cet homme qui n'eût pas omis un seul jour la messe, qui passait tout le vendredi dans la méditation et qui portait le cilice, excellait à rendre la religion aimable.

Rien de plus attrayant que l'accueillante demeure de cet humaniste, avocat brillant, ami intime d'Erasme, d'Holbein et, à ses heures, de Henri VIII, et qui s'était acquis par ses écrits une renommée européenne. On y cultivait les lettres et les arts ; on y recevait les pauvres et les passants sans logis : un quartier était aménagé à leur intention avec auberge et infirmerie.

More était d'un admirable désintéressement. Ses granges ayant brûlé, son seul souci fut pour les voisins qu'il se hâta d'indemniser. « Je ne voudrais pas, dit-il, qu'il me restât de quoi remplir une cuillère si l'un d'eux devait subir une perte à cette occasion. »

En politique, avec une intraitable droiture, il subordonna toujours l'intérêt aux biens supérieurs, faisant échec au chancelier Wolsey dont les menées divisaient l'Europe alors que les Turcs étaient en Hongrie, n'hésitant pas, dans une affaire, à défendre le Saint Siège contre le roi, avec un si incisif talent que Henri VIII, ayant perdu ce procès à cause de lui, jugea bon de se l'attacher et finit par le nommer chancelier du royaume.

Cette incorruptible fidélité au devoir le prédisposait au martyre. Quand le roi voulut avoir son adhésion dans l'affaire de son mariage, More étudia ce cas comme il eût examiné la cause la plus banale, puis émit un « Non » aussi serein qu'inflexible, sachant que c'était prononcer son propre arrêt de mort.

N'avait-il pas dit un jour : « Plût au ciel que je fusse jeté dans la Tamise si par là les choses pouvaient s'arranger pour le bien ! »

Dans sa prison, il résista avec une paisible constance aux larmes de ses filles et de sa femme, leur répétant : « Ma force est de n'avoir jamais, grâce à Dieu, pensé consentir à quoi que ce fût contre ma conscience », consolant ceux qui venaient le consoler et renvoyant avec quelque plaisanterie les émissaires du roi.

Il monta à l'échafaud avec le même sourire qu'il avait en devisant de belles lettres avec Erasme. En vérité sa vie s'était passée sur un plan supérieur aux lettres comme au supplice : c'est à Dieu que More souriait.

ANTOINE LECLERC DE LA FOREST (1563-1628)

A part la palme du martyre, Antoine Leclerc de la Forest, surnommé « le parfait séculier », pourrait être en France l'émule de Thomas More.

Ses débuts n'eurent rien d'édifiant. Avocat, puis officier à l'armée d'Henri de Navarre, il perdit la foi après avoir perdu les mœurs et embrassa la réforme. Ayant laissé le métier des armes pour entrer au parlement de Touraine, il s'assagit, mais n'en devint que plus farouchement calviniste.

Dieu, comme il arrive souvent, le regagna par l'épreuve. Il lui ménagea une bonne maladie, et en même temps la bienveillance d'une jeune voisine qui, émue de compassion, voulut le consoler en lui parlant de l'amour divin. Elle fit si bien qu'elle le convertit. Mais un autre amour était né avec celui de Dieu : voulant gagner M. de la Forest à l'Église, il se fit que, sans l'avoir cherché, elle le conquit du même coup pour elle-même.

Ce ne fut, il est vrai, que pour poursuivre dans le mariage son œuvre de sanctification. Le résultat fut admirable. Partageant son temps entre la prière, l'étude, la charité et les devoirs de sa charge, Antoine de la Forest montra un si bel exemple de vertus que ses contemporains le regardèrent comme

un saint. Il fut un mystique, l'ami de saint Vincent de Paul et de saint François de Sales, le conseiller écouté des plus grands esprits et des plus illustres personnages de son temps. Et c'est lui qui, dans la suite, fut pour son épouse un exemple et un maître de vie spirituelle.

Je ne conterai pas par le détail cette vie de jurisconsulte qui n'offre rien de spectaculaire. Si j'en ai parlé, c'est qu'elle montre à merveille ce que les époux peuvent l'un sur l'autre pour le bien, et comment l'amour divin et l'amour humain peuvent se seconder pour faire du mariage un véritable instrument de perfection surnaturelle.

LA BIENHEUREUSE ANNE-MARIE TAÏGI (1769-1837)

Des saintes comme Françoise Romaine, Delphine, les deux Elisabeth, furent de grandes dames. En voici une qui appartient aux milieux les plus grossiers : une femme du peuple, mère d'une famille aussi pauvre que nombreuse.

Anne-Marie Taïgi, née à Sienne, avait six ans quand ses parents émigrèrent à Rome pour y cacher leur misère, son père Luigi Gianetti s'étant ruiné par sa paresse et son manque de jugement. Elle alla deux ans à l'école où elle apprit à lire mais non pas à écrire, puis commença à gagner quelques sous pour aider ses parents, d'abord dans un ouvroir puis comme camériste chez une signora.

A vingt ans elle épousa Domenico Taïgi, homme de peine chez le cuisinier du prince Chigi. C'était un brave garçon, bon chrétien, travailleur, mais inculte, violent et d'un caractère impossible. Le prince leur octroya, dans les communs du palais, deux chambres donnant sur une étroite ruelle. L'une servit aux jeunes mariés, l'autre fut donnée à la mère d'Anne, qui faisait des ménages en ville, le père s'étant placé comme domestique.

Anne était jolie fille. Elle le savait un peu trop, et le mariage ne fit que flatter son penchant à la vanité. Domenico était fier de sa femme, il écono-

misait pour lui acheter colliers et robes, et leur plus cher plaisir était de se montrer, le dimanche, en grande toilette, sur le Corso ou aux marionnettes. Tant et si bien que, sa coquetterie attirant la tentation, elle en vint à frôler la chute.

Ceci l'amena à réfléchir, le remords commença à la tourmenter ; une voix intérieure dès lors la poursuivit. Elle finit par aller s'effondrer à un confessionnal. « Dieu, lui dit le confesseur, veut que vous soyez une victime expiatoire pour les péchés du monde. » Et, comme Paul à Damas, elle se releva transformée.

« Victime d'expiation » : elle prit la chose au sérieux, mais comprit qu'elle n'avait pas, pour cela, à se singulariser ni à négliger ses humbles devoirs. Le programme, au surplus, lui fut dicté d'en haut : Dieu et les saints se mirent à lui parler, comme il arrive aux très fidèles. « Ma fille, lui disait la Sainte Vierge, tu devras faire la volonté de Jésus dans le genre de vie qu'Il t'a donné : c'est là ta vocation spéciale. Il faut que chacun puisse se convaincre plus tard, en voyant ton exemple, qu'il est possible de servir Dieu dans toutes les conditions et sans grandes pénitences extérieures. » Anne Taïgi fut l'héroïne du devoir d'état.

Ce faisant, elle « expia les péchés du monde » : cette humble soumission au labeur quotidien, c'est là ce que Dieu demanda à cette pauvre femme pour faire échec aux flots d'impiété que la Révolution Française déversait en ce moment-là sur le monde. Tels sont ses procédés à Lui.

Domenico n'entendit jamais rien à la mystique de sa femme. Pourtant elle l'amena sans peine à remplacer le théâtre par les vêpres et les toilettes de soie par des robes de coton. L'union de ce rustre et de cette dévote avait tout ce qu'il fallait pour provoquer des heurts et devenir intolérable. Elle ne connut jamais un nuage. C'est que la sainte épouse, rien qu'en appliquant les préceptes évangéliques, avait trouvé l'exacte politique à suivre : quoi qu'il pût lui en coûter, elle se pliait à la volonté de son mari — et par là elle l'amenait, sans l'avoir cherché, à se plier à la sienne. « Par amour pour Dieu, raconte-t-il lui-même, elle se privait de boire, mais si je lui disais : « Marianne, bois », elle souriait et

m'obéissait aussitôt. Je l'ai toujours trouvée soumise comme une brebis. Elle était éloignée de tout plaisir, mais si je lui disais : « Allons aux marionnettes » ou ailleurs, elle se rendait à mes désirs avec une douce condescendance. Plus tard, m'étant aperçu que c'était pour elle un sacrifice, je la laissai en paix... Si quelqu'un de la famille tombait malade, elle lui prodiguait les soins, laissant au besoin la messe et les dévotions. »

Il fallait des miracles de patience pour maintenir la paix dans cette maisonnée qui s'accroissait d'année en année dans l'étroit logis : un mari irascible et exigeant, qui à l'occasion jetait le dîner à terre et le fauteuil par la fenêtre, une mère aigrie et acariâtre, un père malade, fantasque, à demi fou, qui tous les jours venait faire des scènes chez sa fille, sept enfants qui n'étaient pas des anges. Plus tard leur fils Camillo vint s'installer chez eux, amenant à Anne une belle-fille qui prétendait régenter la maison, puis ce fut le tour du ménage d'Alessandro à être recueilli dans l'arche ; enfin, leur fille Sofia, ayant perdu son mari, y vint renforcer l'effectif avec ses six enfants. Six fois la famille dut déménager.

A tout ce monde grouillant, Anne, avec douceur et énergie, prodiguait des trésors de sagesse et de bonté, apaisant les disputes, s'accommodant à tous et s'imposant à tous. Des bons morceaux que Domenico rapportait de la table des Chigi, les meilleurs allaient aux vieux parents, qui avalaient tout et ne remerciaient jamais. Le père, devenu infirme, vivait aux dépens de sa fille et venait sans cesse geindre à la porte, car il ne lui plaisait pas d'entrer. Anne allait s'asseoir près de lui sur les marches, nettoyait ses dartres, faisait sa toilette et lui glissait quelque pièce pour s'acheter du tabac : après quoi le vieux maniaque s'en allait, continuant de grogner. « C'est sans doute pour éprouver sa vertu, dit Domenico, que Dieu lui avait donné de tels parents. »

Il aurait pu ajouter : « et un tel mari. » Avec lui elle fut simplement héroïque. Jamais elle ne montra la moindre humeur de ses emportements. Avec grande compassion pour ce forçat du pain quotidien, elle le choyait, et ses caprices étaient des lois. Il ne rentrait d'habitude que longtemps après minuit, car on dînait tard chez le prince. Toujours il trouvait Anne

debout et la table prête. « Pourquoi m'attends-tu si tard ? » lui demandait-il, touché de la voir si fatiguée. — « Oh ! Domenico, qui te soignerait si je ne t'attendais ? Tu dois travailler demain. »

Dès cinq heures du matin elle était sur pied, pour aller à la messe avant de préparer le déjeuner et de commencer une nouvelle journée de labeur. Du matin au soir elle besognait sans désemparer, s'occupant des enfants, petits et grands, frottant, brossant, cuisinant, courant aux emplettes, faisant la queue chez le boulanger en temps de disette, cousant, brodant, confectionnant corsets, jupons et bottines afin de pourvoir au pain de tous.

Mais parfois, au milieu de son travail, l'aiguille ou le balai à la main, on la voyait soudain s'immobiliser, les yeux au ciel, le visage rayonnant. « Maman ! Maman ! » s'écriaient les enfants. Mariuccia, la plus petite, pleurait : « Maman est morte ! » disait-elle. — « Non, elle prie », rectifiait Sofia. — « Taisez-vous ! grondait le papa, elle dort. Laissez-la tranquille. » Et, inquiet, il lui préparait une infusion de tilleul.

Au reste, à part ces extases auxquelles les siens ne comprenaient goutte, elle ne se distinguait en rien des autres, si ce n'est par plus de charité, d'amabilité, de dévouement. Elle parlait et riait comme tout le monde, était gaie et avenante, avait l'art d'amuser les enfants et de leur fournir les récréations nécessaires.

Mais dans la conversation comme dans le travail, la pensée de Dieu ne la quittait pas. L'amour de Dieu, fruit de son incessant et parfait renoncement, brûlait délicieusement dans son cœur, lui donnant un merveilleux courage pour s'acquitter de son épuisant et monotone labeur.

Faisant tout par amour, elle faisait tout en perfection. Dans le pauvre logis brillaient un ordre et une propreté rares dans des ménages indigents. « Elle avait des doigts de fée, disait Domenico. C'est dommage, ajoutait-il, qu'elle « s'endormait » si souvent. »

Elle connut toutes les peines que peut souffrir une mère. Trois enfants lui furent ravis en bas âge. Les autres lui valurent une chaîne de soucis et de chagrins : l'aîné Camillo lui est enlevé par les recru-

teurs de Napoléon pour la campagne de Russie ; rentré, il se marie pour tomber dans la misère ; Alessandro s'adonne au jeu, est mis en prison ; Anne le corrige, le marie, mais le voit mourir phtisique. Sofia épouse un homme auquel il ne manque qu'un emploi mais qui lui donne six enfants ; quand enfin il trouve une place, soudain il meurt, et Anne doit recueillir la famille de sa fille. Mariuccia, enfant gâtée du père, est vaniteuse, coquette et paresseuse ; son éducation coûta bien de la peine à la pauvre mère.

Elle ajoutait ce qu'elle pouvait aux souffrances que lui ménageait sa condition, jeûnant continuellement, se privant de boire en été, ne dormant guère que deux ou trois heures, cependant qu'elle était tourmentée par toutes sortes de maux : une hernie, l'asthme, la goutte, les rhumatismes et d'atroces douleurs aux yeux et aux oreilles, sans compter d'étranges et redoutables maléfices que lui faisait subir le démon, comme à son contemporain le curé d'Ars.

Comme sainte Françoise Romaine elle connaissait l'enjeu de ses tribulations. Cette besogneuse était aux avant-postes des luttes de l'Église. Pour qu'elle ne perdît jamais de vue cette mystérieuse mission, Dieu avait mis devant ses yeux un disque lumineux dans lequel elle lisait toutes choses, le présent et l'avenir. Elle fit ainsi d'étonnantes prédictions et donna de précieux avis à de hauts personnages. Les cardinaux, les papes, la reine d'Etrurie, l'impératrice Laetitia exilée à Rome, la consultaient, et le pauvre logis recevait journellement d'illustres visiteurs. Un ministre de Bavière s'écriait au sortir d'un de ces entretiens : « Elle a le monde sous les yeux comme je tiens ma tabatière dans ma main ! Elle sait tout, alors que nous, vieux diplomates, nous ne savons même pas ce qu'on traite dans les cours où nous sommes accrédités. »

Elle parla toujours aux grands avec la plus entière liberté, parce que son désintéressement était parfait. Elle aurait pu profiter de ces hautes relations pour sortir de la pauvreté ; elle ne le voulut jamais. La reine d'Etrurie, qui l'admettait dans son intimité, lui offrit un jour de puiser dans un coffre plein d'or. « Que vous êtes simple, madame ! lui dit Anne. Je sers un maître qui est beaucoup plus riche que

vous. » — « Laissez-nous dans notre médiocrité, répondait-elle à ceux qui voulaient s'intéresser à la famille : le Seigneur nous veut ainsi ; nous ne manquerons pas du nécessaire. » Et pourtant, dit Sofia, « il y eut pour notre mère des heures d'angoisse indicible » et parfois on n'eut pour dîner qu'un morceau de pain trempé d'huile et de vinaigre. Elle allait alors, non pas trouver le cardinal Fesch ni Marie-Louise de Bourbon, mais s'agenouiller devant le Tabernacle : « Songez-y », disait-elle à Jésus. Et tout s'arrangeait.

Elle mourut en 1837. Benoît XV la proclama Bienheureuse et la donna pour patronne aux mères de famille.

Cette galerie pourrait s'allonger beaucoup. Elle suffit, croyons-nous, à illustrer l'enseignement de l'encyclique de Pie XI sur le mariage : « L'action de l'amour conjugal ne peut se borner au soutien mutuel : son objectif principal est d'aider les époux à perfectionner leur vie surnaturelle. Leurs rapports quotidiens les porteront ainsi à progresser de jour en jour dans la vertu et dans l'amour de Dieu et du prochain qui résume la Loi et les Prophètes. Tous les hommes en effet, quel que soit leur état de vie, peuvent et doivent imiter l'exemple parfait de sainteté donné aux hommes en la personne de Notre-Seigneur, et, avec l'aide de Dieu, parvenir au faîte de la perfection chrétienne, comme le prouve l'exemple de tant de saints. »

BIBLIOGRAPHIE

On trouvera des biographies un peu plus étendues dans différentes collections hagiographiques, notamment :

Collection « LES SAINTS LAIQUES » (Lethielleux, Paris. — Éditions du Chant-d'Oiseau, Bruxelles) :

P. Martial Lekeux, *Le Bienheureux Luchesio.*
id. *Sainte Françoise Romaine.*
Pierre Picard, *Saint Louis.*
id. *Saint Thomas More.*

Collection « PROFILS FRANCISCAINS » (Éditions franciscaines, Paris) :

Alexandre Masseron, *Saint Pierre de Sienne.*
Geneviève Duhamelet, *Saint Elzéar et la Bienheureuse Delphine.*

Collection « NOS SAINTS PATRONS » (Librairie de l'Arc, Paris) :

Paul Lesourd, *Vie de Sainte Monique.*
O. Habert, *Vie de Saint Louis, roi de France.*

TABLE DES MATIÈRES

Sainte Monique 3
Sainte Mélanie 6
Sur le trône 10
Le tiers ordre 12
Le Bienheureux Luchesio 12
Sainte Élisabeth de Hongrie 14
Saint Louis, roi de France 20
Le Bienheureux Pierre de Sienne 26
Saint Isidore 29
Saint Elzéar et la Bienheureuse Delphine 30
Sainte Brigitte de Suède 32
Sainte Élisabeth de Portugal 33
Sainte Françoise Romaine 35
Saint Thomas More 38
Antoine Leclerc de la Forest 40
La Bienheureuse Anne-Marie Taïgi 41
BIBLIOGRAPHIE 47

EMM. GREVIN ET FILS — IMP. DE LAGNY (C. O. 31.1245) — 4-1947.
Dépôt légal : 2e trimestre 1947.
N° d'Édition : 392. — N° d'Impression : 1146.

P. M. LEKEUX — LES SAINTS DU MARIAGE